



Si on part de l'idée que la vulgate rattachée à des domaines de connaissance, c'est-à-dire l'ensemble des lieux communs, représente un ensemble de raccourcis et de schémas qui tentent de rendre compte approximativement du fonctionnement du domaine concerné, force nous est de constater que la traduction spécialisée n'échappe pas à un tel principe réducteur, dont on peut formuler ainsi le contenu : seul le spécialiste est capable de traduire les textes du domaine ; l'essentiel dans la traduction spécialisée est la terminologie ; le discours spécialisé est un discours objectif ; dictionnaires spécialisés et bases de données terminologiques suffisent à garantir la qualité de la traduction ; la traduction automatique n'a pas besoin de dimensions linguistiques, etc. Autant d'affirmations partagées, et pour la plupart infondées, se trouvent ici réexaminées par les contributeurs ; l'objectif étant d'inviter le lecteur à aborder la traduction spécialisée à la lumière de la pratique courante et de la réflexion théorique menée parallèlement.

C'est à Jean-René Ladmiral qu'on doit le premier retour sur l'idée de cantonner ce domaine dans la spécialité. Partant de son expérience en tant que traducteur de textes philosophiques et de traductologue, il rappelle que « la formation du traducteur professionnel doit s'inscrire dans un cadre plus large » que la spécialité : en plus de leur formation en traduction spécialisée et traduction générale, les traducteurs doivent acquérir des savoirs auxiliaires dans plusieurs domaines tels que le droit, l'économie, la géographie politique et être initiés à l'informatique et aux Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication (NTIC). Sa réflexion épistémologique explicite la continuité qui existe entre la traduction littéraire, en l'occurrence la traduction philosophique, et la traduction technique. Christine Durieux, qui s'inscrit dans la même perspective, rappelle que « le but de la traduction d'un texte spécialisé est la production d'un document transparent et fonctionnel pour le destinataire qui en est non seulement le lecteur mais aussi et surtout un utilisateur de l'information véhiculée par la traduction produite » : même démarche cognitive que dans la traduction de textes non spécialisés. Les différences portent uniquement sur l'intensité des contenus notionnels et l'emploi de la terminologie appropriée. C'est sur cette dernière question que s'attarde Hassan Hamzé en montrant que dans le domaine des sciences du langage, les traductions de l'anglais et du français vers l'arabe reposent sur « une vision idéaliste fondée sur la recherche, illusoire, d'une relation de correspondance biunivoque des termes anglais, français, arabes dans des listes mortes coupées de l'usage, en dehors de

toute communication réelle dans le discours », son objectif étant « une reprise » mesurée de la terminologie grammaticale traditionnelle dans une perspective traductologique. A. Hajok montre à travers la traduction en polonais de l'ouvrage de Gaston Gross sur les expressions figées que la correspondance systématique présumée entre les deux textes de L_1 et de L_2 n'est qu'illusoire dans les textes de linguistique qui obéissent à une macro-structure binaire faite des exemples et des commentaires qui y réfèrent. Le changement de l'exemple entraînant celui des commentaires, le traducteur doit négocier la forme finale qu'il doit donner à sa traduction en fonction des choix effectués et de la nature des exemples à traduire. Loin de l'objectivité présumée par la dimension terminologique des textes spécialisés, Christian Balliu nous dévoile la face cachée du discours médical, « discours latent, plus subjectif, qui concerne des enjeux financiers, de notoriété ou de carrière ». Ne pas en tenir compte lors de la traduction, c'est les amputer d'une dimension essentielle conditionnant toutes les inférences structurant ce discours.

La dimension pragmatique et la coexistence de plusieurs canaux de communication sont les deux aspects retenus respectivement par Xavier Blanco et Pedro Mogorron. La traduction des pragmatèmes, expressions toutes faites dont le sens est fortement contraint par la situation d'énonciation, retient l'attention de Xavier Blanco qui, partant de son expérience de traducteur de guides de conversation catalan-espagnol-russe, montre l'extrême complexité de leur fonctionnement linguistique, social et culturel et expose les difficultés à en faire une description lexicographique exhaustive. La traduction des sous-titrages et des doublages des films obéit à « des contraintes très précises étant donné que l'information est transmise à travers deux canaux, l'acoustique et le visuel ». Pedro Mogorron analyse les pertes d'information dans les productions audiovisuelles doublées ou sous-titrées en illustrant ses analyses par des exemples de films français en version espagnole.

La traduction automatique n'échappe pas non plus aux lieux communs, dont nous retenons particulièrement la grande performance des systèmes d'alignement de corpus bilingues grâce à des méthodes informatiques, l'intérêt uniquement théorique des corpus dans la traduction spécialisée et l'impossibilité du dialogue homme-machine. Les trois contributions respectives d'Inès Sfar, de Jean-Pierre Colson, de Pierre-André Buvet et Laurent Tromeur apportent des éléments de réflexion qui vont à l'encontre de telles affirmations en les rectifiant ou en les corrigeant à partir des expériences qu'ils mènent dans ce domaine. I. Sfar se préoccupe de l'alignement des corpus bilingues dont les résultats sont prometteurs. Comme les méthodes utilisées jusque-là ignorent la dimension linguistique, elle propose une méthode d'analyse fondée sur le recours aux trois fonctions primaires (prédicat, argument et actualisateur) pour montrer comment on peut améliorer considérablement la qualité de la traduction. J.-P. Colson, qui travaille sur les gros corpus, montre en quoi leur exploitation peut être d'un grand intérêt pour la traduction des textes spécialisés. Partant d'une expérience menée dans le domaine de la traduction des textes d'informatique, il montre en quoi une telle approche est d'une grande utilité pour les traducteurs. C'est à P.-A. Buvet et L. Tromeur qu'on doit une contribution qui porte sur le dialogue homme-machine tel qu'il se décline à travers une expérience menée dans le cadre des recherches du LDI. Ils montrent entre autres qu'il s'agit en réalité d'une problématique de traduction impliquant les langues naturelles et les langages machines avec tout ce que cela implique comme reconnaissance et génération automatiques.

La partie *Varia* ne rompt pas avec les questions linguistiques : Jean Pruvost et Camille Martinez exposent à travers l'exemple du mot *sens* les mérites de la triple investigation dictionnaire, méthode élaborée par J. Pruvost pour extraire le maximum d'informations des dictionnaires sur les mots décrits, rendue possible grâce à l'informatisation des dictionnaires et à la consultation en hypertexte. Hamrouni et Mani présentent des aspects linguistiques liés aux découvertes archéologiques tels que l'interprétation des timbres amphoriques.

Les comptes rendus portent essentiellement sur des ouvrages et des publications en sciences du langage. Nous avons privilégié notamment des thèses et des numéros de revue thématiques.

Inès Sfar & Salah Mejri¹
Université de Tunis, Université de la Manouba, TIL (00/UR/0201)
LDI (UMR7187) CNRS- Sorbonne Paris Cité-Université Paris 13
LIA (Langues, Traduction et Apprentissage), CNRS-Université de la Manouba

¹ Certains des travaux présentés dans ce numéro ont été menés dans le cadre de projets de recherche tels que le LIA (Langues, Traductions, Apprentissage)-CNRS-LDI/TIL ; CAPES/COFECUB, Projet N° 651/09 ; PICS n°4438/INSHS ; POLONIUM, 2010-2011, Projet N° 22636XE.